

Les ennemis naturels

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 34

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183342>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Notre vieil Ouchy.

De 1842 à 1875, cela fait, sauf erreur ou omission, style de Banque cantonale, 33 ans, un tiers de siècle ; aussi ai-je passé au grade d'arrière grand oncle. Qu'il en soit ce qu'on voudra, depuis un tiers de siècle je n'avais revu Ouchy, dont je connaissais tous les bateliers, toutes les maisons. Je ne l'ai, tout bonnement, pas reconnu. Qu'y manque-t-il donc ? Il y manque Ouchy.

Mon vieux, mon vénérable, mon véritable Ouchy était un port marchand ; ce lac refoulé aujourd'hui par des digues était un port garni de barques remplies de marchandises ; Ouchy avait une grande maison de commission et d'expédition, la maison Delesert, Wild et Compagnie, avec nombre d'agents, affairés toute la journée au débarquement, à la vérification de toutes les marchandises connues dans le commerce, à leur réexpédition pour les villes des bords du lac. Ils prenaient leurs notes, penchés sur leurs pupitres portatifs.

Là où débarquent maintenant les bateaux à vapeur étaient de vastes entrepôts. On y sentait le goudron. Des chars de roulage transportaient, tout le jour, les ballots destinés à Lausanne et à l'intérieur de la Suisse. Dans la salle à boire, sous la voûte de l'*Ancre*, on trouvait des bateliers, des commis, de vieux grognards qui avaient fait les journées de Juillet 1830, même un qui avait fait les campagnes de Napoléon en Espagne, des vieux serviteurs, homme de confiance, et encore employés comme tels. Le bon vieux papa, M. Henri de Cerjat, connaissait son monde et savait soit l'employer, soit placer avantageusement en Angleterre les individus actifs, probes et intelligents. Sa campagne était ouverte les jours de vent ; pas n'était besoin de recevoir les vagues en suivant le mur qui longe sa propriété. La *Baudelle*, le *Denantou* étaient également ouverts aux promeneurs. M^{lle} de St-Cierges plaçait les jeunes filles ou tâchait de donner de l'industrie à celles qui restaient au foyer domestique.

Encore une fois, je demande où est Ouchy ? Aujourd'hui le silence le plus profond plane sur la pelouse de la place, des figures exotiques s'y promènent. Adieu l'Anglais, le véritable Anglais, seigneur débonnaire qui se plaisait à corriger, avec son superflu, l'inégalité des conditions, à réparer tant de malheurs, à soulager tant de misères. C'est encore une figure qui a disparu.

Mais pourtant il est resté quelque chose d'Ouchy. Les habitants, déshérités de leur port marchand et de leurs amis, sont restés simples et bons. Serrés entre Lausanne et Beau-Rivage, ils n'en ont adopté ni les vices, ni le luxe.

Ouchy a-t-il un avenir ? Je me permettrai d'en douter. Il aurait pu devenir quelque chose si on lui avait conservé le *Denantou* et ses délicieuses promenades ; si des bains organisés convenablement au bord du lac y attiraient du monde ; si au lieu de ses ridicules canots à l'anglaise, il avait encore ses bons vieux bateaux, larges, couverts, ayant une table entourée de bancs garnis de coussins. Jadis on pouvait prendre le thé en famille sur l'eau. Il y manque tout, ou peu s'en faut, pour les indigènes ; il n'y a d'Ouchy que pour les étrangers qui viennent y promener leur ennui au milieu du plus profond silence, aux accents d'une musique qui craint de faire du bruit.

J. Z.

Les ennemis naturels.

Nos ennemis sont un produit de notre propre nature, et non une conséquence de nos actions. Ceux que notre conduite a pu blesser nous haïssaient d'avance pour nos qualités ; nous n'avions rien à gagner à les ménager.

Heureux l'homme qui n'aurait d'ennemis que ceux qu'il se serait faits lui-même ; il pourrait facilement se les concilier ; mais les ennemis implacables sont les ennemis naturels, et ceux-là ne s'apaisent point ; on ne les désarmerait qu'en perdant les avantages qui excitent leur colère ; leur pardon coûterait cher.

Il s'est fait bien des ennemis, dit la foule naïve. — Comment cela ? — En écrivant tel livre, en faisant telle chose. — Folie ! je vous prouverai que s'il avait fait, que s'il avait écrit le contraire, il aurait eu les mêmes ennemis.

Un mot malin que vous lancez vous fait un ennemi de la victime sans doute ; mais ce même mot, si vous vous privez de le dire, ne vous fera pas moins un ennemi. Cette malice que vous étouffez par bonté d'âme ou par prudence, se trahit dans vos regards, dans votre imperceptible sourire ! elle est une conséquence de vos antécédents. Vous avez beau ne pas condamner tout haut telle chose, on sent bien que vous la trouvez ridicule, et l'on ne vous saura

aucun gré de vos ménagements; bien plus, on vous aurait pardonné cette plaisanterie spontanée et l'on ne vous pardonne point la pitié généreuse, mais humiliante qui vous la fait réprimer. Ce qu'il y a de plus sage au monde, c'est de cacher que l'on a de l'esprit; mais quand on a eu la faiblesse de laisser deviner celui qu'on avait, ce qu'il y a de plus prudent, c'est de s'en servir. Avoir des armes, c'est déjà être suspect. Ah! plutôt que d'être timidement suspect, soyez donc franchement et honorablement redoutable.

Un homme d'un beau caractère a pour ennemis naturels tous ceux qui ont de vilains souvenirs à se reprocher.

De même toute femme qui a fait un mariage d'inclination a pour ennemie naturelle toute fille de vingt ans qui a pris un mari cacochyme par intérêt ou par vanité. L'harmonie est impossible entre elles deux. Leurs destinées se composent d'éléments hostiles; jamais l'amitié ne pourra fleurir dans leurs cœurs, parce que la folie généreuse de celle-ci est une satire éternelle du honteux calcul de celle-là.

Tout homme qui s'est noblement conduit dans une affaire d'honneur a pour ennemis naturels tous les hommes qui ont gardé un soufflet sur la joue, et tous ceux qui le garderaient. En vain il leur tendrait la main et se ferait patient comme eux, jamais ils ne lui pardonneraient son courage, parce que ce courage qu'ils condamnent, qu'ils envient, est une satire de leur lâcheté.

Toute femme qui a composé à elle seule d'importants ouvrages, vigoureusement écrits, savamment charpentés, dont le nom est une illustration, dont le talent est une fortune, a pour ennemis naturels tous les Molières de petits théâtres, travailleurs obstinés, à la moustache noire, à la voix forte, aux bras nerveux, aux regards enflammés, nourris de mets succulants, abreuvés de vins capiteux, qui s'unissent par demi-douzaine et s'enferment avec importance pour écrire ensemble un petit vaudeville qui est sifflé. En vain cette femme voudrait traiter ces hommes-là comme des frères, en vain elle s'abaisserait jusqu'à fumer leurs cigares, jusqu'à boire du punch dans leurs verres, ces hommes forts ne pardonneront jamais à cette faible femme sa supériorité et son génie, parce que cette supériorité et ce génie sont la satire de leur impuissance et de leur misère.

Prenons des exemples moins sérieux.

Tout homme qui, dans une orgie, boit autant que les autres et n'est pas ivre à 5 heures du matin, a pour ennemis naturels tous ceux qui seront sous la table; ils ne le hairont peut-être pas pour cela, mais ils le puniront à leur manière et avec une proportion gardée, c'est-à-dire qu'ils ne l'inviteront plus.

Toute personne qui s'ennuie par délicatesse a pour ennemie naturelle toute personne qui s'amuse aux dépens de sa dignité.

Un homme qui dine à 22 sous a pour ennemis naturels tous les pique-assiettes; c'est cruel, mais cela est ainsi, parce que la sobre fierté de l'un est une satire de l'indiscrete avidité des autres.

Nous pourrions vous citer des exemples encore, mais nous préférons vous croire convaincus. On ne dira plus: il s'est fait bien des ennemis. Ces ennemis-là nous les avons et nous les aurons toujours.
(Trib. du peuple.)

La cavala a Samuïet.

Vo vo rassoveni bin dè 45, quand ia z'u clia terriblia revoluchon à Lozena, que cein no z'a amenà la maladi dâi truffès! L'est adon qu'on pliant avè lè z'abro dè libertà et que l'aviont einveintà lè fètès civiquès qu'on a aboli bin maulapropou.

Eh bin? cl'annâie quie onna masse dè menistrès ont demandâ l'ão condzi, po cein que l'étiot ein bizebille avoué lo novè gouvernèment, et cliào que sont restâ dèvessont allâ predzi po lè z'autro, et sé trovirent gaillâ accouâiti.

L'est po cein que lo menistrè dè.... (ne vu pas derè lo nom), dèvessâi allâ ti lè quieinzè dzo predzi à duè z'hàorès llien, et po ne pas allâ à pi, ye demanda à son vesin, que fasâi on pou lo tserrotton, dè lo menâ avoué lo tsai.

L'appliè don lo demeindze matin et ma fâi la pourra bête qu'avâi tserrottâ tota la senanna dâi belions, n'étâi pas tant ardeinta po preindre lo trot et le bambanâvè su la route. — Eh bin! Samuïet, que dit lo menistrè, voutra cavala ne va pas; jamé on n'arrevè po lo predzo; qu'est-te que l'a?

— Qu'est-te que l'a! Binsu que le n'pâo pas tracî tant rudo se, après avâi menâ dâo bou tota la senanna, on lâi fâ onco trainâ la resse la demeindze!

VARIÉTÉ

LE SALUT MARITIME

Les règles de la politesse exigent que l'on salue quiconque ôte son chapeau en passant à côté de vous ou que l'on s'incline plus ou moins profondément. Les formes de salut sont diverses, et c'est manquer de savoir-vivre que de ne pas prendre l'initiative du salut ou de n'y pas répondre.

Si, sur terre, ces usages de civilité sont généralement observés, on peut dire que, sur mer, ils ont un caractère de stricte étiquette. Manquer au salut que les vaisseaux de toutes les nations se doivent réciproquement ou qu'ils doivent rendre aux approches des forteresses, c'est s'exposer à des violences et donner lieu à des complications internationales très sérieuses.

Le cérémonial maritime est curieux à connaître. De nos jours, où l'on s'occupe tant de nos vaisseaux cuirassés, de notre flotte, on apprendra avec intérêt les principaux détails de ce cérémonial.

Il y a en mer cinq espèces de salut :

1° Le salut du pavillon; 2° le salut par le canon; 3° le salut des voiles; 4° le salut par la mousqueterie; 5° le salut par la voix.

Le salut du pavillon se rend en amenant le pavillon de poupe: c'est un acte de la plus grande soumission qui ne se rend jamais qu'au supérieur, par exemple d'un navire marchand aux vaisseaux de guerre ou aux forteresses d'une puissance dans une mer qui lui est sujette.

Le salut par le canon se fait en tirant un certain nombre de coups, dont le nombre varie suivant le rang de celui qui rend ou qui reçoit le salut. Le salut du canon chargé à bou-